



Un roman prémonitoire ?

“Soumission” de Michel Houellebecq

À Aude Lancelin, dans L’Obs, Houellebecq déclarait: « *je capte une situation, c’est tout. Je parviens à capter parce que je n’ai pas d’a priori, je suis neutre* ». Après avoir lu la plupart des romans de Houellebecq, je ne crois plus à sa « *neutralité* ». « *Thriller de politique-fiction* », dit-il de *Soumission*. Il faut se méfier des « *confidences* » de ce romancier virtuose en l’art de brouiller les pistes et de déraper: « *lâchage des carres, dit-il, reprise, tout est dans le contrôle* ». Il voit aussi dans son roman un accélérateur de l’histoire et dit « *traiter les choses avec humour tout en les prenant au sérieux [...] je prends tout au sérieux* ». Et puisqu’il fait confiance au peuple plus qu’aux élites autoproclamées, je propose à mon tour ma lecture du roman: une bombe contre l’islam et un réquisitoire contre la lâcheté de l’Occident.



Mariusz Kubik, <http://www.mariuszkubik.pl>

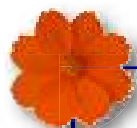
Michel Houellebecq
à Varsovie en 2008

dateur du parti « *Fraternité musulmane* »; Mohammed ben Abbès accède à la présidence, vainqueur de Marine Le Pen, grâce au front républicain élargi UMP – PS – UDI, avec lesquels il partage le pouvoir: il donne à François Bayrou Matignon, l’Intérieur et les Finances à la gauche, mais se saisit de l’Éducation nationale. En somme, une charia soft pour un islam light.

Du moins en apparence. Car Houellebecq sème des indices pour le lecteur attentif. Ce « *modéré* » a pour amis le Qatar et les Frères musulmans, il a préparé son ascension politique en maillant le territoire par des mouvements de jeunesse, des associations culturelles et caritatives, prémices de tous les totalitarismes; il prépare un nouveau califat en élargissant l’Europe aux pays musulmans, réalisant le « *fantasme du complot* » décrit par Bat Ye’or, Eurabia. « *La reconstruction de l’Empire romain était en marche* », par un Mohammed Ben Abbès comparé à Auguste et à Napoléon, écrit ironiquement Houellebecq, qui place en exergue discret de son chapitre V le

Une charia soft pour un islam light ?

On en connaît la trame: après un second mandat de François Hollande, les élections conduisent à la présidence, en 2022, le fon-



mot de l'ayatollah Khomeyni : « *si l'islam n'est pas politique, il n'est rien* ».

L'essentiel pour la « Fraternité musulmane », « *c'est la démographie et l'éducation* ».

D'où, à côté d'une « *école républicaine* » dont le budget est divisé par trois, les écoles musulmanes, florissantes grâce à la générosité sans limites des pétromonarchies. D'où l'achat de la Sorbonne par l'Arabie Saoudite. Quant aux professeurs, ils devront se convertir à l'islam pour toucher un salaire multiplié par trois, ou se contenter d'une retraite substantielle, quel que soit leur âge.

D'où la restauration de la famille, de la morale traditionnelle, du patriarcat : « *Un boulevard s'ouvrait devant lui* », un boulevard interdit au FN et à la droite, qui se seraient vus dénoncés par les médias, dominés par les « *ultimes soixante-huitards, momies progressistes mourantes, sociologiquement exsangues mais réfugiés dans les citadelles médiatiques d'où ils demeuraient capables de lancer des imprécations sur l'ambiance nauséabonde* ».

D'où la sortie des femmes du monde du travail – ce qui résout le problème du chômage – la polygamie, l'hallalisation de la vie quotidienne. Avec cette exception, nécessaire à la conversion du narrateur, gros fumeur et gros buveur, que l'alcool n'est pas interdit : lors d'une réception de dignitaires musulmans et d'universitaires à l'Institut du monde arabe, il s'offre « *une dizaine de mezzés et quatre verres de vin rouge* ».

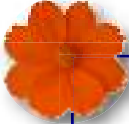
Quant à la nourriture hallal, elle est pour lui « *une sorte de bio amélioré* » qui le change de ses surgelés indiens et des sushis, dont il moque « *l'espèce de consensus autour de cette juxtaposition amorphe de poisson cru et de riz blanc* ».

Un livre comique sur fond de tragédie

Plus encore que ses autres romans, *Submission* est un livre comique sur fond de tragédie. Loin de l'écriture neutre qu'on lui a reprochée, ou dont on l'a félicité, Houellebecq brosse des portraits au vitriol et saisit au vol les ridicules de son époque. Si Marine Le Pen est peu moquée, sinon pour « *ses discours écrits par Renaud Camus sous la surveillance de Florian Philippot* » et la coupe de ses tailleurs copiés sur ceux d'Angela Merkel, pour « *égaler la respectabilité rébarbative de la chancelière allemande* », seul moyen pour une femme, pense-t-elle, d'accéder à la magistrature suprême, le portrait charge de François Bayrou est sans pitié : « *Le vieux politicien béarnais... s'employait à cultiver une image de hauteur... c'est-à-dire qu'il se faisait régulièrement photographe, appuyé sur un bâton de berger, vêtu d'une pèlerine à la Justin Bridou, dans un paysage mixte de prairies et de champs cultivés...* ».

« *Ce qui le rend irremplaçable, c'est qu'il est parfaitement stupide... Ça en fait un homme politique idéal pour incarner la notion d'humanisme... C'est exactement ce dont a besoin Mohammed Ben Abbès, qui souhaite... présenter l'islam comme la forme achevée d'un humanisme nouveau* ».

Amateur de femmes et misogyne, Houellebecq fait un éloge ambigu des femmes orientales : « *Vêtues pendant la journée d'impénétrables burqas noires, les riches Saoudiennes se transformaient le soir en oiseaux de paradis, se paraient de guêpières, de soutiens-gorge ajourés, de strings ornés de dentelles et de pierreries, exactement l'inverse des Occidentales, classe et sobrement sexy pendant la*



journee parce que leur statut social etait en jeu, qui s'affaissaient le soir en rentrant chez elles, abdiquant... toute perspective de seduction, revetant des tenues decontractees et informes ».

Soumission, la dernière étape

Soumission est la traduction française d'islam. Car Houellebecq donne tort à Zemmour: l'islam s'installe en France en douceur, sans guerre civile. Des conflits meurtriers opposent pourtant, avant les élections, Identitaires et Salafistes, et pendant quelques pages Houellebecq semble parodier *Le camp des saints*, mais ils passent comme un mauvais rêve, parce que les médias aux ordres, « hypnotisés » par Ben Abbès, ne leur font aucun écho, et parce que le Ministère de l'Intérieur les dément.

Comme dans ses autres romans, Houellebecq se démultiplie à travers ses personnages. Le narrateur François, qui sonne comme Français, est à la fois son double et son contraire. Et le roman raconte le cheminement de sa soumission. Professeur de littérature à la Sorbonne, auteur d'une thèse sur Huysmans, écrivain décadent du XIX^{ème} siècle qui lui ressemble comme un frère, auquel il a consacré une étude érudite: *Vertiges des néologismes*, « le quart tout au plus du corpus linguistique huysmansien abordé » - en décalage total et drôle avec le simplisme islamique – il est aussi consom-

mateur de femmes. Il les choisit parmi ses étudiantes - « à raison d'à peu près une par an – et sur des sites d'Escorts pendant l'été, pour assurer en quelque sorte la jonction entre deux étudiantes », sans oublier le sexe virtuel sur le site Youporn.

Que la sexualité de Houellebecq soit débridée, c'est possible, mais dans tous ses romans elle est aussi prétexte à une critique acerbe des libéraux libertaires de mai 1968 et de leurs héritiers; les sites sont comparés aux guides gastronomiques, prometteurs et décevants, et le folklore pornographique est un attrape-gogo du capitalisme mondial.

Soumission est en quelque sorte la dernière étape du suicide de l'Occident évoqué dans ses romans précédents: *Les particules élémentaires* ou la montée de l'individua-

lisme, et son faux remède: le recalibrage biopolitique de l'espèce. *Plateforme* ou le tourisme sexuel comme figure du commerce équitable. *La possibilité d'une île* ou la tentation de l'immortalité par le clonage. *La carte et le territoire* (son prix Goncourt) ou l'art contemporain comme suicide et comme crime. Et *Soumission* est la dernière et la plus subversive de ces « possibilités » ou hypothèses, qui ont toutes pour point commun de priver l'homme de sa liberté. L'islamisation est ainsi le dernier avatar d'un asservissement préalable à l'ordre ultralibéral de l'Occident.





« Un acte pour ainsi dire de collaboration »

Ce sacrifice de la liberté se fait sans heurt, d'autant plus redoutable qu'il est celui d'universitaires. François note « l'atonie » de ses collègues, leur « *acte pour ainsi dire de collaboration* », « *l'ambiance générale [...] d'une acceptation tacite et languide* » assortie des arguments des collaborateurs sur « *le statut extrêmement flexible du dhimmi* ».

Houellebecq ne joue pas sur nos peurs, mais sur les démissions et les soumissions des médias et des intellectuels, et sur les nôtres. Robert Rediger, son collègue à la Sorbonne, qui deviendra, sous le nouveau régime, secrétaire d'État aux universités, puis ministre des affaires étrangères, vante à François la soumission : « *l'idée renversante et simple... que le sommet du bonheur humain réside dans la soumission la plus absolue* » et le « *rapport entre l'absolue soumission de toutes les femmes à l'homme... et la soumission de l'homme à Dieu* ».

Les deux raisons de la conversion à l'islam de François, à 44 ans – Huysmans s'était converti au catholicisme au même âge – c'est le triplement de son salaire et surtout la polygamie qui régule en quelque sorte sa sexualité. Il songe aux deux épouses aperçues chez Rediger : « *une épouse de 40 ans pour la cuisine, une de quinze ans pour d'autres choses... sans doute deux épouses d'âge intermédiaire* ». On songe à Frédéric Mitterrand : « *Le sexe et l'argent, je suis au cœur de mon système* ».

Les dernières pages du roman inspirent un doute au lecteur. Houellebecq écrit la formule arabe de la chahada – pour permettre aux éventuelles victimes des islamistes de

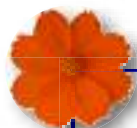
sauver leur peau ? – et tous les verbes évoquant la conversion de François sont au conditionnel : mode de l'anticipation, ou du potentiel, mais aussi de l'irréel. Tout ne serait-il qu'un mauvais rêve ?

L'insoutenable misère de l'homme sans Dieu

On se rappelle qu'en 2002, Houellebecq avait été poursuivi en justice, puis relaxé, pour ses propos dans le magazine *Lire* ; « *la religion la plus con, c'est quand même l'islam ; quand on lit le Coran, on est effondré* ». Or, Robert Rediger évoque le Coran comme « *un immense poème mystique de louange [...] l'islam est quand même la seule religion qui ait prohibé toute traduction dans l'usage liturgique [...] Le Coran [...] est composé de rythmes, de rimes, de refrains, d'assonances [...] union de la sonorité et du sens, qui permet de dire le monde* ». Dans cet éloge pompeux, il faut lire un réquisitoire de Houellebecq contre un texte interdit de lecture aux non-arabophones.

« *Aujourd'hui, dit l'auteur, l'athéisme est mort, la laïcité est morte, la République est morte* ». Mais Dieu n'est pas mort. Le mélange des tons et des thèmes dans son roman est étrange. On y trouve l'explication lumineuse du principe de subsidiarité dans l'encyclique *Quadragesimo anno*, mais ce principe, c'est Mohammed Ben Abbès qui se l'approprie. Rediger fait un plaidoyer pour Dieu digne des plus fins « créationnistes », mais c'est un plaidoyer pour Allah.

En revanche, François s'échappe deux fois de Paris pour hanter des lieux chrétiens. Une première fois, à Rocamadour, autour du 29 mai, allusion à un autre 29 mai, en 2005,



où cet abstentionniste invétéré qu'est Houellebecq a voté non au traité constitutionnel européen. Une seconde fois, à Ligugé où Huysmans, après sa conversion, voulait finir sa vie.

La Vierge de Rocamadour, qu'il contemple au point de risquer « *une crise d'hypoglycémie mystique* », lui donne l'impression de « *puissance spirituelle, de force intangible* », et l'Enfant Jésus sur ses genoux lui semble, déjà, « *le roi du monde* », témoignage d'un âge roman à son apogée, qui ne « *comprend pas clairement l'individualité* ». Par elle il mesure « *à quel point la chrétienté médiévale était une grande civilisation* » - une semaine avant que Ben Abbès accède à la magistrature suprême.

A Ligugé, même s'il confond sixte et sexte, vigiles et matines, Houellebecq – François fait un bel éloge de l'office de nuit, dont il déplore la disparition : « *Cet office, en plein cœur de la nuit... d'attente pure, d'espérance ultime sans raison d'espérer* ».

Ces deux scènes, baignées de clair-obscur témoignent de la grandeur d'une chrétienté défunte. « *J'étais de plus en plus marqué, dit Rediger, porte-parole ici de Houellebecq, par la pensée de Toynbee, par son idée que les civilisations ne meurent pas assassinées, mais qu'elles se suicident* ».

Et plus tard, Houellebecq – François dénonce l'Église : « *À force de minauderies, de chatteries et de pelotage honteux des progressistes, l'Église catholique était devenue incapable de s'opposer à la décadence des mœurs. De rejeter, nettement, vigoureusement, le mariage homosexuel, le droit à l'avortement et le travail des femmes* ».

De ces trois rejets, le troisième est le signe de la prochaine conversion de François à l'islam : « *L'Europe occidentale n'était plus en état de se sauver elle-même, pas davantage que ne l'avait été la Rome antique au Vème siècle* ». « *L'islam avait repris le flambeau* ». Pour incendier ou soumettre le monde.

Ce n'est pas une bonne nouvelle. Houellebecq le sait aussi. Même s'il décrit le réel avec une feinte indifférence et une « acuité de drone – qu'il doit peut-être à sa formation scientifique – il évoque aussi Cassandra, qui « *offrait l'exemple de prédictions constamment réalisées* », que les Troyens – ils en mourront – refusent de croire. Il doit bien connaître aussi le dilemme qu'imposait Barbey d'Aurevilly à Huysmans : « *La bouche d'un pistolet ou les pieds de la Croix* ».

Danièle Masson

